

Reims, 13 mai 1916

Ces gens sont réellement extraordinaires. Je viens de voir un industriel qui a tout à côté une usine importante dans laquelle il fabrique les boîtes à sucre cassé. Il a marché jusqu'ici mais comme on lui fait des meurtrières dans ses murs et que l'on a rempli ses cours de fils de fer barbelés, il est obligé de transporter son usine ailleurs. "C'est ennuyeux, me disait-il, jusqu'ici nous avions marché d'une manière assez normale." Il ne lui est tombé en effet que quelques obus au milieu de ses machines. Il faisait vivre une partie du quartier et sa fabrication était indispensable à l'alimentation générale. Alors il était resté jusqu'à maintenant au risque de voir tout le fruit de son labeur anéanti en quelques minutes.

Au cœur de la ville l'autre jour, je suis allé à la recherche de cet harmonium qui charme nos loisirs, et j'ai trouvé mon marchand de piano dans son bel hôtel, les rideaux de fer baissés mais troués d'éclats, continuant son commerce de musique et de location. Nous avons causé longuement orgues pour lesquels il paraît passionné. Dans son bureau luxueux, car on est riche ici, épargné par quel heureux hasard, comment penser que les deux maisons voisines n'étaient plus qu'un amas de ruines. Du moment qu'il pouvait encore faire vivre son monde, il restait, ayant simplement fermé deux de ses autres magasins éventrés. (1)

Je vous ai envoyé le texte de la belle proclamation où ces hommes qui sont à la tête de la ville disaient à la population qu'ils resteraient au milieu d'elle. Ils tiennent parole.

Autour de la grande cathédrale où tout n'est que ruines, il reste pour ainsi dire des morceaux de riches magasins des biscuitiers. A leur place, au comptoir comme autrefois, les femmes ou les filles de ces fabricants centenaires continuent la vente de leurs exquis spécialités. Les soldats ont remplacé les touristes simplement, et les rideaux de fer sont baissés à demi comme une fragile défense.

Hier je suis allé faire le tour d'une partie de nos tranchées. - Je devrais être blasé par ce spectacle, depuis des mois et des mois que je vis auprès d'elles. Mon émotion cependant reste aussi vive à serpenter dans ses boyeux infinis. Ici, nulle critique à faire. C'est admirable.

Le moment de déjeuner vient avant que je fus de retour, et les voix joyeuses déclarèrent qu'elles ne laisseraient pas partir l'oncle avant qu'il eut déjeuné. Ce fut un de ces festins où la belle humeur et la joie intérieure font trouver exquise la cuisine réellement remarquable de nos coolis. - Du potage, des oeufs sur le plat, du bouilli, du beef et de la salade. Comme nous terminions une bonne femme apparaît qui n'a pas voulu quitter encore sa petite ferme en plein dans les lignes. Quant elle avait su que j'étais là, elle avait fait de beaux beignets aux pommes qu'elle n'a point voulu qu'on lui paie.

Au retour quelques obus boches, juste devant le colonel (Le Dr. légèrement blessé évacué, c'est dommage) De cette affaire je ne vous ai pas écrit parce que j'avais toute une ribambelle de têtes blondes qui s'obstinaient à jouer à sauter sur des tas de sables sans vouloir se laisser mettre à l'abri. Cela ne tombait pas assez près - une centaine de mètres - Un animal de poilu ne donnait-t-il pas l'exemple en cherchant des fusées à mesure qu'elles éclataient... Du reste, il semble ici que nous ne soyons pas en guerre. - A part quelques rares marmites, c'est le grand silence. N'en - il pas ainsi de plus en plus. Aussi, ne vous tourmentez pas à mon sujet.

Je t'envoie le râteau béni de Pâques que l'on nous avait distribué. Naturellement il est couvert de cette terre au milieu de laquelle nous vivons.

Bons baisers à tous

EMILE

Bailland



Souvenir de la guerre

